

## Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 55, numéro 4, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104606ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104606ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1988). Pages de Journal. *Assurances*, 55(4), 605–618.  
<https://doi.org/10.7202/1104606ar>

## Pages de Journal

*par*

Gérard Parizeau

**Nice, 28 février 1984**

Graham Greene exagère quand il vitupère contre Nice et quand il conseille à ses amis d'aller n'importe où en vacances, sauf dans cette ville. Il met en garde aussi bien contre la police que contre les escrocs. Il est vrai qu'il faut s'incliner devant le travail proprement fait, au milieu d'une foule intense, comme ce fut le cas pour le sac de Germaine.

605

Et dire, dit-elle, que si je m'étais rendue compte de ce qui se passait, je courrais le risque d'être bousculée. De toute manière, c'est un as ; je m'incline.



Voici quelques chiffres déterminés par l'INED, c'est-à-dire l'Institut des études démographiques. Ils ont trait aux familles monoparentales, divorcées, séparées et aux couples non mariés, entre 1960 et 1980-81 :

---

---

	Taux d'augmentation
Canada	295%
Suisse	217%
États-Unis	164%
Pays-Bas	121%
Suède	108%
Norvège	107%

---

---

C'est à la fois lamentable et désolant.



Ce qui est affolant, c'est de constater le taux d'augmentation au Canada et, en particulier, dans la province de Québec. Avec l'extraordinaire diminution du sens religieux, on assiste à une montée de l'union libre que rien ne semble devoir arrêter.

606 Le pourcentage du Canada s'explique aussi sans doute par l'augmentation du nombre, aussi bien parmi les catholiques que parmi les protestants. Les jeunes ne veulent plus se marier « pour le meilleur et pour le pire ». Or, dans tous les couples, le meilleur et le pire sont certains de se produire, à un moment ou à un autre. Parmi les divorcés, il y a ceux qui avouent s'être trompés et cherchent ailleurs l'entente qui rendra la vie acceptable, sinon agréable. Ils veulent recommencer à zéro, pour la plus grande peine des enfants, ces sacrifiés.

Il n'y a pas à condamner ; il n'y a qu'à noter et espérer que le courant tourne, comme il l'a fait dans bien d'autres cas et d'autres temps.

Certains veulent recommencer leur vie complètement. Ainsi, une jeune femme de ma connaissance a vendu tout ce qu'elle avait dans la maison pour recommencer complètement dans une atmosphère nouvelle. Devant son courage, ses enfants lui sont restés attachés.

Mais refaire sa vie doit être pénible, même pour des gens énergiques. Je me suis contenté de refaire mon bureau à l'âge de cinquante-cinq ans. Quelle aventure ! Il est vrai que j'avais avec moi des collaborateurs précieux dont je m'étais fait des amis.



J'ai trouvé dans *Le Figaro* l'explication du départ de la troupe Barrault-Renaud du Théâtre D'Orsay. Au lieu de démolir la gare, l'État a voulu en faire un musée du dix-neuvième siècle. Ce qui est intéressant, c'est ce qu'on y logera des souvenirs d'une époque favorable aux arts. On y mettra sans doute les grandes toiles des prix de Rome aussi bien que celles des impressionnistes, négation de l'académisme. Autant les premières étaient figiolées, conventionnelles généralement, autant les impressionnistes tenaient à briser avec la tra-

dition. Ils ont été une étape dans une extraordinaire évolution avec la négation de bien des choses qui avaient fait le charme du passé.



À Montréal, l'exposition Bouguereau sera le dernier acte d'un procès depuis longtemps entendu, mais aussi d'une bagarre à l'École des Beaux-Arts de Montréal, à laquelle ont pris part Jean-Marie Gauvreau, mon frère Marcel et surtout Alfred Pellan. Tous trois reprochaient son académisme à Charles Maillard. Un moment également, dans un autre milieu, on lui avait reproché le Saint-Jean-Baptiste de Rodin, logé au premier palier de l'École des Beaux-Arts : nu, avec un sexe bien en vue.

607

C'était l'époque où l'on traitait de *pompieri* ceux qui n'avaient pas suivi la tendance nouvelle vers la lumière, la nature ou les divers mouvements qui ont accompagné ou suivi l'impressionnisme triomphant.

Chose amusante, dans *Le Figaro*, en 1984, on titre « Bouguereau : procès en révision », tout en annonçant l'exposition de Montréal. À ce moment-là, la collection quittera l'ancienne gare D'Orsay, après qu'on en aura eu chassé également l'équipe Barrault-Renaud qui occupait les lieux depuis les événements de 1968.



En Amérique, à la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième, il y avait les collectionneurs de l'art pompier et ceux qui écoutaient les conseils que leur donnait Gertrude Stein, en particulier. Ils achetaient pour rien ou peu de chose les toiles de Manet, de Monet, de Modigliani, de Suzanne Valadon et de son fils, Maurice Utrillo. Ils voyaient juste. Aussi est-ce dans les musées et dans les collections particulières américaines, suisses ou russes qu'il faut aller pour trouver les grandes oeuvres des impressionnistes ou post-impressionnistes et les toiles qui représentaient le goût nouveau. À ce moment-là, on commençait à acheter les oeuvres de Cézanne, qui représentaient une autre étape dans la peinture.



Pourquoi veut-on supprimer l'école libre en France ? Il y a en ce moment un projet de Loi, passé en première lecture, qui soulève

des foules énormes. Auront-elles le droit de conserver leurs écoles, à la suite des manifestations ?

Ce serait souhaitable, comme au Canada où on reconnaît à l'école privée un esprit de discipline et une qualité de l'enseignement qui justifient son existence. Les arguments, en France, sont les mêmes que ceux que nous reconnaissons à l'école privée.

Je ne crois pas qu'on supprime nos écoles libres dans le Québec, pas plus qu'on ne le fasse en France. Tout au moins, je le souhaite, tout en notant qu'à mon avis, on ferait une erreur grave tant que les résultats seront bons.

608



J'ai vu hier au Casino Club un film assez extraordinaire sur l'ouest des États-Unis, avec ses canyons et ses splendides sculptures creusées dans le roc par les glaciers, l'érosion, l'eau, la neige ou le vent. Ne m'étant jamais rendu en Californie, je voulais admirer, tout au moins par l'image, ces témoins de l'immensité américaine.

Je n'ai pas été désappointé. Quelle admirable variété de paysages, de climats, de sols, de ressources l'on trouve dans ce pays extraordinaire que sont les États-Unis. En plus petit, la France réunit à peu près tout ce qu'on peut souhaiter, mais rien n'est à l'échelle de l'Amérique.



J'ai reçu un mot charmant de M. Michel Albert, président des *Assurances générales françaises*. Il me confirme qu'il a obtenu qu'on m'accorde la croix de la Légion d'honneur. Je lui ai écrit pour le remercier, mais mon écriture est si mauvaise que j'ai cru bon de dicter la lettre. Cela n'est pas protocolaire. D'un autre côté, je pense qu'il en vaut mieux ainsi, car il aurait été obligé d'avoir l'aide d'un décodeur pour s'en tirer. Cela me fait penser à mon ami Jean-Jacques Lefebvre qui, lui également, nous envoie des textes presque indéchiffrables et dont Mme Boissonnault et moi avons quelque peine à extraire le sens et le suc.

Depuis deux ou trois mois, on dirait que mon écriture est pire qu'elle n'a jamais été. Certains jours, je sens que mon bras droit et la main ont souffert de la dernière crise.



Trois amis en *motor home*, titre *Le Figaro Magazine*. Il s'agit d'un voyage piloté par l'hebdomadaire et qui donne lieu à de très belles illustrations du Mexique, cette fois. Le *motor home* est, à toutes fins utiles, une voiture automobile d'une telle taille qu'elle permet de loger les trois journalistes qui font le voyage. L'idée est bonne ; elle est utilisée et financée à la fois par le journal et le pays auquel on fait une publicité d'excellente qualité.

609

Mais pourquoi employer le terme américain ? *Le Figaro* donne un bien mauvais exemple, à commencer par certains de ses collaborateurs les plus en vue.



Dans *Nice-Matin*, on reproduit partiellement un article de la *Revue de l'Imperial Oil*, consacré à Fort Churchill, dont le port sert de terminus pour le transport des céréales venues de l'ouest et, en particulier, du Manitoba. Une photo accompagne l'article de *Nice-Matin*. Elle représente les ours qui, chaque année, passent à travers la ville dans leur migration vers le nord.

Fort Churchill est le terminus de chemin de fer où abordent les vaisseaux qui transportent les exportations de blé du Canada vers l'Europe, de juillet au début d'octobre. C'est le conseil qu'avait donné mon oncle Henri, dans un rapport officiel encore disponible sur les tablettes de la Bibliothèque nationale, si je me rappelle bien. J'ai raconté déjà que l'oncle partait de Québec vers la fin de juin, avec une goélette dont il était le commandant. C'est à peu près le moment où l'on peut pénétrer dans le détroit d'Hudson, qui se referme vers le début d'octobre. L'oncle confiait la direction du bateau à son assistant, qui le ramenait vers le détroit d'Hudson pour ne pas être pris dans les glaces.

Au cours de novembre, l'oncle revenait en raquettes avec des Indiens. Le soir, il creusait un trou dans la neige, afin de pouvoir y installer sa tente. Je ne sais pas s'il avait à lutter contre les ours vaga-

bonds. Probablement que non parce que ceux-ci avaient déjà gagné les eaux froides du Grand Nord.

610 Je vais demander au sénateur Riel s'il ne serait pas possible de se procurer un exemplaire du rapport de l'oncle, qui servit de base à la décision du gouvernement : choisir Fort Churchill au lieu de Port Nelson. Depuis, j'ai compris que l'oncle Henri avait été chargé des travaux faits en face de Port Nelson, qu'il s'était opposé à ce qu'on y installe le terminus, mais que l'on avait passé outre. On a dû changer d'avis et on a choisi Fort Churchill, quand on s'est rendu compte qu'il y avait eu, depuis l'installation de fortune de Port Nelson, les trois ou quatre naufrages prévus par l'oncle Henri.

À titre de président du Sénat, M. Riel a des influences qu'en toute simplicité, je ne me reconnais pas. Avec Ottawa, j'ai eu d'ailleurs quelques mésaventures dont je garde un souvenir peu agréable. La première fois, j'ai écrit aux archives en français pour avoir des renseignements. Un mois après, comme je n'avais pas de réponse, je me suis adressé à un de mes amis qui se trouvait sur place. Il est revenu en me disant : « Votre lettre est à la traduction ». J'ai eu la même réponse de la Banque du Canada, dans un autre cas, jusqu'au moment où quelqu'un m'a dit : « Adressez-vous donc à M. Bussières ». Ce que je fis. Dans la même journée, je reçus une réponse à l'effet que ma lettre était également à la traduction. Or, un mois s'était écoulé également, dans ce cas particulier.

Par la suite, j'ai été beaucoup mieux traité, il est vrai. Dans ce dernier cas particulier, j'ai pu voir la très belle collection de monnaies et de papier-monnaie que possède la Banque du Canada. Je voulais vérifier, entre autres choses, qu'un billet de la Banque du Peuple avait bien reproduit la vignette de Denis-Benjamin Viger.



À *Antenne II*, on a donné le film canadien de Carrier : *Réjeanne Padovani*. Germaine a recueilli deux commentaires : l'un chez son traiteur, rue Maccarani, qui a avoué n'avoir rien compris. À cela, il n'y avait rien d'étonnant, car il faut prêter une attention constante à cause de l'accent et de certains canadianismes qu'emploient les acteurs. Seconde remarque, on lui a posé la question suivante : « Les moeurs électorales sont-elles aussi mauvaises que ce que le film semble indiquer ? » Et si l'on a appelé le film *Réjeanne Padovani*, est-ce

en pensant à certains entrepreneurs qui ont contribué à apporter à leur travail des moeurs aussi pourries ?

En soi, le film est assez bon, mais il n'est pas étonnant qu'il donne lieu à des questions comme celles que Germaine B. a recueillies.



Comment doit-on procéder pour essayer de ramener la prospérité dans les pays d'Amérique ou d'Europe ? Doit-on diminuer les heures de travail, tout en gardant les salaires au même niveau ? Faut-il convaincre les ouvriers de partager les heures de travail disponibles ou convaincre les ouvriers de la nécessité d'augmenter la productivité ? L'État doit-il ou ne doit-il pas hésiter devant les déficits budgétaires, quel qu'en soit le montant ? L'ouvrier doit-il être prêt à partager son travail afin de diminuer le chômage ? Voilà autant de questions qu'on se pose actuellement et qu'Yves Montand a tenté d'expliquer à la télévision, en termes simples et concrets. Il a agi comme un homme de bonne volonté, mais tout cela le regarde-t-il au point de donner au pouvoir public des directives ? En ce moment, il me semble se prendre bien au sérieux.

611

Personnellement, je n'en sais rien exactement. Pour avoir voulu en discuter à la télévision, Montand s'est fait *enguirlander* par *L'Humanité*, organe des communistes français. On l'a traité de faux frère. « Si j'ai accepté de venir parler à la télévision, a-t-il répondu, c'est que j'ai compris certaines choses que j'ai voulu faire partager par mes compatriotes ».

Mais est-ce vraiment dans ses capacités ? A-t-il quelque ambition politique ? Peut-être est-ce le simple désir d'être utile. Je ne le sais pas, mais il risque fort de se brûler les doigts. . .



Nos amis Pearce sont arrivés de Londres pour un séjour de deux semaines à Nice. Quelle délicatesse a cet Anglais respectueux des usages. Il a une politesse à l'ancienne, qui n'aime pas qu'on dise du mal de la Reine. *The Queen can do no wrong* n'est pas pour lui un simple adage, même si je ne le crois pas monarchiste.



612

Il m'a remis deux livres parus chez Skira en Suisse, qui sont consacrés à la ville de Paris d'hier et d'aujourd'hui. En les feuilletant, je me suis rendu compte du charme qui se dégage du texte ainsi que des illustrations. On y trouve le rappel d'une ville qu'après tant d'autres, j'ai aimée. Mon père également y a consacré plusieurs pages de son journal où il montre comme il y a vécu heureux pendant ses années d'étudiant. Je les ai reproduites dans *Joies et deuils d'une famille bourgeoise*. Il a vécu sept ans à Paris, à la fin du siècle dernier et, même s'il n'a jamais revu la ville, il l'aimait. Il est vrai qu'à cette époque, elle n'était pas encombrée et bruyante comme elle l'est devenue.

### 29 février

1984, année bissextile. Nous sommes aujourd'hui le 29 février. Demain, nous basculerons dans mars.

Autrefois, l'année bissextile était un événement. Aujourd'hui, elle n'est pas jour de fête ; elle aurait passé inaperçue dans notre ménage, si je ne m'étais informé auprès de G.B.P. l'omnisciente.

Merci, ô mon Dieu, d'avoir mis sur ma route ce petit bout de femme, dont je disais à mon beau-père : « Vous m'avez donné une feuille de papier et j'en ai fait un volume ». Suffoqué, celui-ci s'était contenté de rire, ce qui indiquait un bon caractère et un homme qui aimait sa fille et était prêt à pardonner bien des choses à un gendre qui lui était soumis et obéissant, comme on sait. Ma seule ressource était l'ironie. L'ironie est l'arme des faibles, disais-je parfois, mais sans en abuser, car je savais que, pratiquée sans modération, elle peut être cruelle.



Nos voisins sont partis pour six mois. Ils aiment la chaleur ; je les comprends, comme aussi de vouloir échapper partiellement au fisc canadien.

Je pense que la chose se pratique sur une grande échelle ; elle est licite, pourvu que l'on cesse d'avoir un domicile au Canada et pourvu qu'on ne vienne pas périodiquement voir à ses affaires. Cela ne me regarde pas, mais jusqu'ici, je n'ai pas eu le courage d'en faire autant. J'ai payé des taxes fort élevées en me disant qu'après tout, je prenais ainsi ma part des frais de l'État et, en particulier, de l'assu-

rance sociale, qui rent service, même si elle paraît parfois insuffisante et bien coûteuse.



Dans *Paris-Match*, il y a de bien belles reproductions du peintre Pierre Bonnard, dont on expose les oeuvres, en ce moment, à Beaubourg. On y trouve une centaine de toiles venues de tous les coins du monde. En terminant son article, l'auteur écrit de Bonnard : « Ce flâneur désinvolte qui imposa son génie ».

Il fut reconnu bien longtemps avant sa mort, ce qui lui permit de vivre agréablement et c'est bien qu'il en soit ainsi.

613

Au Canada, Riopelle, Pellan et Lemieux ont une cote croissante qui les fait vivre agréablement, sinon somptueusement, sans attendre qu'après leur mort, les amateurs se jettent sur leurs peintures et paient des prix très élevés. Certains, comme Marc-Aurèle Fortin, ont vécu une vie misérable ; Adrien Hébert s'en est tiré parce que son père lui avait laissé une certaine fortune ; Rodolphe Duguay a vécu dans la région de Nicolet une vie bien simple. Fort heureusement, les prix actuels permettent à la plupart des artistes valables de vivre convenablement.

Certaines toiles atteignent des prix considérables. Ainsi, on annonçait récemment qu'un Clarence Gagnon s'était vendu \$250,000 et qu'un petit Morrice avait atteint \$24,000 aux enchères. C'est probablement les prix les plus élevés que l'on ait constatés pour des artistes canadiens. Je ne pense pas, en effet, que ni Pellan, ni Riopelle, ni Lemieux atteignent des chiffres semblables, même si leurs toiles sont cotées très haut.



Du côté de la place d'Youville, à Montréal, il y a maintenant un musée consacré à Marc-Aurèle Fortin. C'est très heureux, car on y trouve l'évolution de sa manière à travers les ans. Il y a également un certain nombre de gravures dont on a conservé les plaques. Quelle vie triste, pénible a vécu cet excellent artiste, qui a cherché des formules nouvelles toute sa vie ! On lui a consacré un film bien pénible à regarder, mais excellent.



Vu cet après-midi avec Germaine, *Un amour de Swan*, de Proust : film somptueux, admirablement joué et dont la mise en scène est remarquable. On y sent l'influence de Peter Brook, l'un des metteurs en scène les plus en vue actuellement.

On aurait pu supprimer les scènes de bordel et de couchette ; mais, peut-être, a-t-on assuré ainsi une longue vie au film !

Quelle richesse de décors on y trouve, quelle délicatesse de certaines scènes également ! Il y a là, me semble-t-il, un grand film.

614



À la télévision, ce soir, on a donné *L'Équipage*, de Kessel. Jour faste où nous avons assisté à deux spectacles bien différents. Dans *L'Équipage*, on trouve des artistes excellents, un métier sûr et l'atmosphère de la guerre de 1914, les exigences de l'amitié et la première étape de l'aviation. Quel malheur que les innovations de 1914-18 ne se soient pas continuées en France. Pendant longtemps, on a laissé la porte grande ouverte à l'industrie américaine. Ce n'est pas impunément que l'on perd une génération dans des guerres atroces. Fort heureusement, la production de l'industrie a repris par la suite.



Dans *Le Figaro Magazine*, on trouve d'admirables photos de divers musées d'Europe. Cette fois, on nous présente la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt.

Cela me rappelle ce que j'ai écrit, après le docteur Leblond de Québec, à propos de ce qu'il fallait faire, au dix-neuvième siècle, pour avoir les corps nécessaires aux leçons d'anatomie et de dissection. À ce moment-là, professeurs et élèves devaient déterrer des cadavres ; ce qui était absolument défendu, mais nécessaire à l'enseignement.

Ce n'est que plus tard qu'on a compris, dans les milieux officiels, la nécessité de travailler sur des humains pour que l'enseignement soit complet. Ce n'est que vers la fin du dix-neuvième siècle que les gens s'inclinèrent et qu'on n'eût plus à déterrer des macchabées.



Un marchand de disques de la rue Piétonne me disait, à Nice, l'autre jour : « Nous sommes trop chers, mais nous avons la qualité ». Je ne suis pas sûr qu'il ait raison. Ainsi l'an dernier, au marché de Vintimille, je me suis procuré une cassette de Bach à un prix infiniment moindre que celui qu'on me demandait en France.

Il faut dire que le marchand français doit faire face à toutes espèces de taxes et de surtaxes, ainsi qu'aux charges sociales qui alourdissent les prix au détail. Mais peut-être aussi le détaillant a-t-il une marge de profit trop élevée. L'autre jour, par exemple, un marchand s'est trahi quand il m'a dit : « Si vous ne prenez pas cette canne après l'avoir fait couper, je perdrai 55 francs ». Or, il m'en demandait 137 ; ce qui était excessif.

615

## 2 mars

Accompagné du docteur \*\*\*, j'ai assisté hier à un bien beau concert donné par Anne Queffélec, au conservatoire de musique du boulevard Cimiez. La pianiste semble frêle, mais elle nous a charmés par la vigueur et le goût de son interprétation. Elle a donné la *Sonate de l'Aurore* de Beethoven, en particulier, avec une délicatesse extraordinaire, comme aussi la *Barcarole* et la *Sonate* numéro 3 en si mineur, de Chopin.

Le docteur \*\*\*, avec qui j'étais déjà allé au conservatoire pour entendre Paul Tortelier et sa fille, connaît la musique beaucoup mieux que moi. Il en parle avec simplicité, mais avec certains détails fort justes, tandis que je me laisse peut-être trop pousser par mon instinct ou mes goûts personnels dans mes critiques. J'avoue que j'aime ou que je n'aime pas. Je le dis avec des mots qui, rapidement, indiquent mon opinion, mais aussi peut-être une certaine ignorance du métier. « Tu juges un peu trop vite », me dit mère Maria Bossina. Peut-être, mais je ne suis pas sûr de me tromper toujours.

Ces concerts dont je parle de temps à autre sont ceux de la fondation Kosma. J'aime cette initiative d'un mécène qui permet d'entendre de la musique rendue par des musiciens connus pour leur simplicité et la connaissance de leur art. C'est le cas de Paul Tortelier et d'Anne Queffélec, en particulier.



616

Comme chaque année, il m'a fallu quelque temps pour m'adapter. Quand je le suis, je retrouve le goût d'écrire : ce qui en est l'indication très sûre. Je ne prétends pas que mes propos aient une valeur quelconque. Je m'en tiens à de courtes chroniques sur des sujets que me fournissent les événements ou la folle du logis. À mes lecteurs – car je continue à tirer mes *Pages de Journal* à deux cents exemplaires – je parle de tout ce qui me passe par la tête, en m'interrompant pour boire du thé ou croquer un biscuit. Et puis, je retourne à mon texte en disant simplement ce qu'évoque en moi tel fait, telle conversation ou tel livre qu'en vacances, je parcours, suivant les moments, les jours ou l'intérêt que présente le texte.

Tout cela n'est pas méthodique, ordonné, mais me plaît.



Je reviens à *Un amour de Swan*, tant le film fait de bruit, en ce moment. Revues et journaux en parlent abondamment : certains critiques disent que le film trahit certains personnages de Proust. Tous s'entendent, cependant, sur la somptuosité de la mise en scène et sur la fidélité du décor convenant à un des romans les plus fameux de l'époque.

Peut-être ai-je tort, mais il me semble qu'un film doit être jugé à son mérite, c'est-à-dire aussi bien pour le décor, la mise en scène, le jeu des acteurs et la qualité du scénario et non pas par le fait qu'il rend bien ou non l'atmosphère du livre dont on s'est inspiré.



Ce soir, on a donné des *Césars* aux artistes qui ont le mieux tenu leur rôle, en 1983. La soirée était sans intérêt, même si on cherchait à se rapprocher le plus possible de la réception au cours de laquelle, aux États-Unis, on accorde des *Oscars*. J'avoue en toute simplicité que je suis passé à autre chose dès que je me suis rendu compte du manque d'intérêt de l'émission. Dans un décor bien peu intéressant, on tentait de suivre la formule adoptée chez nos voisins du sud, sans aucun esprit.



Jacques a passé trois jours à Paris. Il a songé à prendre l'avion de Nice pour venir passer quelques heures avec nous, mais il y a re-

noncé devant les routes coupées par les camionneurs en colère. Il s'est demandé un moment s'il pourrait rejoindre Roissy pour revenir au Canada ou tout au moins prendre l'avion de Londres pour ensuite rentrer au pays. Comme il ne m'a pas dit l'objet de son rapide voyage, je ne lui ai pas demandé s'il s'agissait d'emprunts ou de certains projets qu'ont, à Paris, le gouvernement français et celui du Québec. Quand quelque chose accroche, il arrive qu'on le fasse venir d'urgence, après s'être concerté avec le Cabinet.



À Sofia Antipolis, on a discuté longuement de la *franchise*, comme mode de vente, et de son avenir. Déjà, la méthode de travail existe. Elle a donné certains résultats, mais je ne vois pas très bien qu'on veuille en faire l'entreprise de l'avenir. Il me semble qu'il y a bien d'autres méthodes qui devraient être poussées encore plus loin ou tout au moins étudiées davantage, avant d'orienter la plus grande partie des grandes entreprises.

617

#### 4 mars

La bataille autour de l'école libre continue en France. Les gens de gauche voudraient la supprimer en la fondant dans l'enseignement public. Les autres font valoir l'importance qu'a prise l'enseignement privé qui, dans l'ensemble, a le sens de la discipline et donne des résultats excellents. Tandis qu'à l'école publique, on tend à détruire à peu près tout ce à quoi une bonne partie des parents tiennent. L'école privée conserve ces valeurs auxquelles les parents attachent une importance très grande. De plus, écrit Alain Peyrefitte, l'enseignement libre choisit ses professeurs et ne les impose pas au directeur.

Pour protester contre la Loi Savary, un peu partout des foules ont défilé dans le calme. À Versailles, on dit qu'il y a eu de cinq à six cent mille personnes.

Pourquoi la France, qui a bien des ennuis et des problèmes en ce moment, veut-elle détruire une entente que le ministre Debray avait fait accepter par la Chambre, après la guerre ?

Si l'enseignement libre donne de mauvais résultats, qu'on ne le supprime pas, disent les parents, mais qu'on l'améliore.

Si, dans le Québec, nous avons le même problème, il n'a pas encore pris une aussi grande ampleur. Ce qu'on y constate, semble-t-il, c'est qu'il y règne une autorité qui n'existe pas à l'école publique. Par ailleurs, tout n'est pas à condamner ou à critiquer dans cette dernière. Mes petits-fils ont fréquenté un des cégeps et ils en sont sortis assez heureux de l'enseignement et des directives qu'on leur a donnés. Il y a là une question qu'on ne doit pas traiter à la légère, car elle engage l'avenir et risque de mettre le feu aux poudres, aussi bien en France qu'au Canada.

618



*Figaro Magazine* consacre un long article, dans son dernier numéro, à M. Donald Macdonald Stewart, qui préside la fondation Stewart au Canada. Très riche, celle-ci emploie ses revenus à l'achat de vieux meubles et d'objets d'art qu'elle confie à des musées, dont elle enrichit ainsi les collections. Par exemple, elle a pu renouveler de fond en comble celles du Château Ramezay, à Montréal. Elle a également déposé un certain nombre d'objets au musée des arts décoratifs, rue Sherbrooke. Depuis quelques années, elle s'est intéressée à la maison de Jacques Cartier, à Saint-Malo. Elle l'a fait restaurer et meubler dans l'esprit de l'époque. Enfin, elle en a fait don au gouvernement français. C'est là et à Québec qu'on fêtera cette année le quatre cent cinquantième anniversaire de la Nouvelle-France.

La succession a donné également du matériel d'hôpital à un certain nombre d'établissements. Il y a là un exemple à noter et à suivre.